

« Les bus de la honte »

La lecture de la première partie du livre n'apporte peut-être pas ce que l'on attend d'une accusation mettant en évidence les positions et les actes de ceux qui ont collaboré. Si se dessine, à propos des personnages et de l'un en particulier, une lourde culpabilité, et que nous savons l'intelligence des auteurs sur l'histoire, on peut néanmoins se demander où va leur écriture ? Pourquoi ce long liminaire ?

Ce n'est pas un défaut d'architecture, un manque d'argument, une hésitation : C'est une démarche, un besoin de la pensée qui fait entrer le lecteur dans le réel des choses que d'autres peut être auraient dites directement, nous empêchant ainsi de prendre la place que nous devons y prendre.

En effleurant le sujet alors qu'il était possible d'apporter directement les éléments accablants, comme l'aurait fait un historien pour un autre sujet, les auteurs développent le contexte, s'attardent sur des points de l'histoire familiale qui pourraient nous paraître ordinaires. Comme si ce livre avait une autre raison d'être, qui ne serait pas dite, que certains croiront être la vengeance, les règlements de compte intra familiaux, toutes choses qui ne nous regardent pas. Il n'y a pas qu'une histoire de bus dont les auteurs nous retraceraient la vérité. Il y a l'histoire d'une famille dont un ancêtre a ordonné le destin jusqu'aux dénouements les plus tragiques et, sans que personne n'ait pu avant « les bus de la honte » en dénouer les fils. Un narrateur unique chargé de restituer la parole de l'autre pour rendre lisible le dialogue qu'ils ont eu.

Les morts, la folie, la déréliction... N'est-ce pas dans cette histoire l'attestation du silence ? La place de ce qui ne s'écrivait pas ?

Connaître des auteurs leur humanisme et leur place dans la culture, donne à leur démarche l'accent de vérité sans quoi la narration n'aurait aucun intérêt. A la moitié du livre, ne peut-on pas se dire que toute sa force est d'avoir établi à quel point le désordre et les dérèglements, les souffrances, les impasses de cette famille et dans cette famille avaient pour causalité la vision de l'autre par certains de ses membres. Vision affirmée et confirmée dans leurs actes au cours des événements de l'occupation.

C'est en ce sens que leurs actes révélés un jour dans un livre dévoilent l'être d'ombre qu'ils étaient, condamnant leurs proches d'abord, à être fascinés, puis certains autres à être leurs victimes. Et, pour définir un être humain depuis la Shoah, y a-t-il un moyen plus radical et vrai que de connaître le rapport qu'il entretient avec la Shoah ?

En d'autres termes, chacun peut savoir de quel genre d'homme psychique il descend et comment lui a été transmise la loi du rapport à l'autre. Comment sa place au monde et ses aliénations découlent d'une transmission.

Si animosité il y a, ténacité à dénoncer les criminels sans complaisance, c'est chez les auteurs et dans la hauteur de leur acte, par impératif de s'arracher, de s'extraire d'une certaine pathologie filiale dont l'un des destins, le plus tragique, est d'en perpétuer la criminalité dans l'absolu du non-dit. Tout crime non dénoncé, au sens où le juste resterait illisible, se perpétue en s'engendrant et s'engendre en se perpétuant, jusqu'à ce que la lumière soit.

Les évocations des choses intimes, personnelles, d'une histoire familiale, sont l'entrée par laquelle ceux qui se font responsables, quelle que fut leur histoire, en appellent à la responsabilité de tous, que les communautés de bien à l'instar des transports publics, représentent. Que ne s'entassent plus jamais les effets personnels de ceux que l'on a « disparus ». Il ne s'agit pas tant de justice que d'être juste au regard de l'histoire, d'être juste soi, capable de s'être dissocié de l'indissociable familial, quand le juste l'impose.

L'histoire des bus lors de l'occupation, de par sa vérité exposée dans ce livre, ne sera plus jamais cette banalité que transporte le commun. A moins de nier l'être en soi, le un de l'individu, l'indivisible, l'inséparable de tous les autres, à moins d'avoir en tête la masse, cette chose où l'être n'existe pas, sinon comme chose telle que dans un transport en commun on peut le savoir disparu ou en bonne voie de l'être. Cette horreur qu'aujourd'hui encore nous éprouvons quand nous prenons lesdits transports et qu'être entassé comme du bétail nous vient à l'esprit parce qu'au fond la chose est toujours possible et nous menace.

Mémoire imprescriptible.

Il y a des états propres à certains individus chez lesquels l'autre différent, ou l'autre semblable à un soi-même fragile, déclenchent le racisme ou l'antisémitisme. Il suffit d'un discours, d'un mot, d'un signe qui fasse lien entre ceux qui partagent ces états pour que les crimes se déclenchent, dans la logique même des discours qui les agrément.

Crime, et justification du crime, ainsi que négation sont portés par cette même logique du langage ordinaire et commun qui réside dans les toutes petites choses de la vie qui se destinent aux pires contre autrui.

On appréciera donc qu'en conséquence, un langage simple, des souvenirs de la vie quotidienne, soient chez les auteurs, non pas simplicité, mais témoignages de ce qui n'a pas besoin d'être plus compliqué pour engendrer ce que nous ne saurons jamais comprendre en totalité.

C'est au cœur de la vie sociale, de la vie familiale que se sont tramées en silences certaines morts de l'autre. Il faut encore, toujours, départager ceux pour qui il y avait silence et invisibilité, de ceux pour qui il y a crime contre l'humanité. Pour les uns, un bus est un bus. Pour d'autre, ce livre nous démontre qu'un bus est une métonymie de la Shoah.